



N° SAU/126 - 15 juillet 1974

'ABD AL-RAHMAN AL-SHARQAWI
INTERPRÈTE DE : LA RÉVOLTE DES OPPRIMÉS

Marc Chartier

"Ma fille vivra à l'ombre de la paix. Elle aura des jouets en abondance.
Elle exercera tous les droits de la vie, les droits de sa radieuse enfance.
Elle donnera vie à tous ses élans, à ses beaux rêves poétiques.
Ma fille ne deviendra pas demain, je le jure, l'enfant d'un martyr disparu.
M'entends-tu, ô barbare ? Ma fille vivra à mon ombre à moi
De la plus heureuse vie qui soit.
M'entends-tu, ô dieu ?
Ma fille vivra à l'ombre de la paix.
Vous ne serez plus, toi et tes suppôts, qu'un horrible souvenir appartenant aux
ténèbres.
Si vous possédez de l'atome la puissance destructrice,
Nous possédons, nous, l'aptitude au sacrifice.
Nous possédons de l'atome la puissance constructive.
Nous possédons toutes nos énergies et les jours qui nous restent
Ainsi que l'histoire de nos générations à venir".



Au cours de l'année 1952, 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî (1) se rendit à Berlin, au Congrès Mondial des Partisans de la Paix. C'est là qu'en présence des participants au Congrès, il déclama sa célèbre *"Lettre d'un père égyptien au Président Truman"* dont nous venons de traduire la dernière strophe (2).

Déjà rodé à la carrière littéraire par quelques quinze années de collaboration à divers journaux ou revues (*al-Balâgh, al-Thaqâfâ, al-Talî'a* (3)...) cet auteur égyptien n'en était pas là à ses premières armes. La *"Lettre ouverte"* qu'il adresse au Président Truman représente cependant un tournant décisif dans l'orientation de sa pensée. Témoin direct des conditions lamentables dans lesquelles ont vécu trop longtemps les damnés de "la terre", al-Sharqâwî puise dans ses origines paysannes l'attention toute particulière qu'il porte aux pauvres, aux opprimés, à tous ceux pour qui la vie est d'abord un combat, pour avoir le droit de vivre. 'Abd al-Azîm, 'Abd al-Maqsûd et Sâlim sont, pour lui, plus que des héros de roman. Ce sont des êtres en chair et en os, les fils de cette "terre" à laquelle al-Sharqâwî demeure attaché de manière quasi viscérale. C'est leur drame, non point imaginaire, mais réel et vécu, qui le rend, plus que quiconque peut-être, sensible aux revendications de tous ceux qui, de par le monde, ont encore à souffrir du despotisme ou de l'égoïsme des grands. Et c'est à de telles revendications qu'à partir de sa *"Lettre d'un père égyptien"* il entend prêter sa voix. Même travestis en héros pour des motifs purement littéraires, les personnages dépeints par ce poète-romancier n'en sont pas moins

empruntés à la réalité vécue, qu'elle soit égyptienne ou non, ainsi qu'à la trop longue histoire de l'oppression de l'homme par l'homme.

Comment s'étonner alors du climat politique qui imprègne sans cesse les drames humains décrits par l'auteur ? Bien sûr, on pourra regretter parfois la longueur de tel développement ou monologue, expédient facile pour introduire une conviction politique à "faire passer". On pourra déplorer l'allure "récit à thèse" qui dessert, de-ci de-là, la souplesse littéraire de tel ouvrage. Mais le réalisme délibérément adopté par 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî contraint cet auteur à ne pas passer sous silence les origines ou les répercussions strictement politiques des drames humains qu'il nous fait vivre avec une précision inégalable. Notons bien toutefois que la politique reste à sa vraie place : il est et demeure au service de l'humain.

R. al-Naqqâsh (4) a qualifié l'œuvre d'al-Sharqâwî de "littérature révolutionnaire", parce qu'en appelant à un changement social radical qui soit au bénéfice des paysans et des classes populaires. D'aucuns y détectent même certains thèmes chers à Engels, Marx ou Lénine. Il nous sera nécessaire de revenir ultérieurement sur cette inspiration marxisante des ouvrages d'al-Sharqâwî. Pour l'instant, qu'il nous suffise de constater que chacun de ces ouvrages est l'écho d'un combat, le reflet d'une lutte sans cesse en cours entre des groupes humains antagonistes. Une lutte où la mort n'est pas nécessairement signe d'échec, mais où elle peut être l'annonce d'un lendemain meilleur pour les pauvres qui pourront – enfin – vivre plus dignement, plus humainement. Une lutte en tout cas où la mort infligée aux opprimés est, au regard de toute conscience humaine, la suprême condamnation de la violence des tyrans, de quelque idéologie qu'ils se réclament.

"Les fleurs poussent toujours... même sur les pierres des tombes".

Ce cri d'espoir, prêté à une jeune héroïne de l'Indépendance algérienne (5), est au cœur de toute l'œuvre littéraire d'al-Sharqâwî. Qu'il traduise, à l'aide d'un langage parfois cruel, la bassesse des sentiments nourris par ceux qui recourent à la violence pour affirmer leur hégémonie moqueuse, ou bien qu'il exprime, avec une délicatesse proche de la pitié, l'humiliation de ceux et celles qu'écrase la tyrannie des potentats, ce nouveau maître de la poésie et du roman dans l'Égypte contemporaine ne perd jamais de vue son intention première : dénoncer, partout où il se manifeste encore en nos temps dits civilisés, l'écrasement de l'homme par l'homme.

Oui ! 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî sait être cruel quand les situations qu'il dépeint sont en elles-mêmes une injure à la conscience humaine. Très souvent, par l'entremise des héros qui accompagnent sa méditation sur le sort des opprimés, il rencontre sur son chemin la violence, la torture, la mort. Et pourtant, avec acharnement pourrions-nous dire, il s'obstine à croire que demain ne sera plus comme aujourd'hui. Le sang des martyrs de la liberté et de la dignité humaines ne saurait être versé en vain. Les pauvres ont et auront encore à payer très cher – trop cher – la conquête de leurs droits les plus stricts, et tout d'abord leur droit à la vie. Pour affronter la violence qui leur est faite, ils n'ont d'autres ressources que leurs convictions politiques, religieuses ou tout simplement humanitaires. Ils n'ont d'autre énergie que celle du sang qui coule dans leurs veines. Mais leur plainte n'est pas un cri de détresse. Elle est ce sursaut, toujours renaissant, d'une dignité bafouée qui crie vengeance et qui sait devoir être – demain – victorieuse.

L'optimisme d'al-Sharqâwî n'est pas un optimisme béat. Il est le fruit d'un combat, d'une pénible conquête, au terme d'une longue marche dans la boue et le sang. Mais, nous semble-t-il, il est toujours présent, quelle que soit la diversité des situations rencontrées. Nous tenterons de la percevoir ici, par un survol rapide des œuvres majeures de notre auteur.

a) *al-Ard ("la Terre")* (6) :

'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî est le grand romancier de la campagne égyptienne. Écrivant *al-Ard* quarante années après le célèbre *Zaynab* du Muhammad Husayn Haykal, il a su dépasser le penchant trop exclusivement romantique de son prédécesseur... Le critique égyptien R. al-Naqqâsh relève en outre une importante différence entre le réalisme d'al-Sharqâwî, dans le tableau minutieux qu'il nous brosse du milieu fellah de la Basse-Égypte, et le talent littéraire d'un Tawfiq al-Hakim écrivant, en 1933, son "roman du réveil de l'Égypte" (*L'âme retrouvée*) ou encore, en 1937, son *Journal d'un substitut de campagne*. Il est vrai que ce dernier ouvrage révélait déjà certains défauts de la campagne égyptienne. Mais si les conditions de vie des paysans que décrit al-Sharqâwî sont à peu près les mêmes que celles décrites par ses devanciers, le paysan par contre n'est plus, lui, le même. Il

est devenu davantage conscient de l'injustice qui lui est faite et de l'état d'abaissement dans lequel on le maintient de force.

Avec *al-Ard*, nous sommes introduits dans la vie quotidienne d'un petit village du Delta. Nous y faisons connaissance avec un certain nombre de personnages qu'on a peine à qualifier de héros tant ils nous semblent pris sur le vif et proches de l'humble réalité de "la terre". Rien n'échappe à la sensibilité de l'auteur. Il a su écouter les plaintes et les revendications des paysans affrontés aux multiples tracasseries de l'exploitation d'une terre qui ne leur appartient pas. Face aux vexations qu'ils ont à subir de la part du système féodal d'alors (nous sommes dans les années trente, au temps de l'intraitable Ismâ'il Sidqî), les fellâhîns réalisent peu à peu que leur destin est, en définitive, entre leurs mains. Pour recouvrer leurs droits, y compris leur droit à la propriété, ils devront se faire les agents de leur propre révolution, oubliant leurs querelles intestines pour découvrir leur solidarité face à un danger commun. Lorsque, par exemple, le représentant local du gouvernement décide d'empiéter sur les terres du village pour élargir le chemin conduisant à sa luxueuse demeure, lorsqu'il entend rationner l'eau d'irrigation pour en bénéficier lui-même plus largement, peu importe que la terre menacée soit celle du voisin ! Car alors, c'est "la terre" comme telle, symbole de vie et d'honneur pour le paysan, qui est menacée. Comme le suggère N. Baladi, *al-Ard* d'al-Sharqâwî traduit la "révolte de la terre", le conflit permanent "entre ceux qui travaillent la terre et ceux qui en profitent sans la travailler".

Au terme des multiples péripéties que nous fait vivre *al-Ard*, il pourrait nous sembler qu'aucun chemin n'a été parcouru et que nous sommes à nouveau au point de départ. Les paysans, dont nous avons partagé quelque temps l'hospitalité, restent en état de lutte lorsque nous prenons congé d'eux à la fin du roman. Et pourtant, il nous a été donné d'assister à un réel progrès dans la conscience qu'ils ont de leur situation. Ils ont compris désormais qu'ils ne peuvent plus rester à genoux. La terre sur laquelle ils triment, ils savent qu'elle est "leur" terre et sont résolus à la reconquérir, au prix d'un combat solidaire, sur les prétentions indues des despotes qui détiennent l'autorité. C'est ainsi qu'ils pourront mettre fin à leur humiliation pour accéder finalement à une vie plus digne, plus humaine.

"L'homme doit toujours relever la tête. Il doit savoir qu'il est toujours possible de commencer à nouveau" (p. 342).

b) *al-Fallâh ("Le Paysan") (7) :*

Une trentaine d'années ont passé depuis les événements relatés par *al-Ard*. Et nous voici de retour au village. Avec l'auteur, nous avons la surprise de rencontrer un paysan qui "sait" maintenant beaucoup de choses. Son vocabulaire a changé et il parle constamment de Socialisme, de lutte contre le féodalisme, de Pacte National, etc... La photographie du Président Nasser sur les murs des bâtiments de la Coopérative nous rappelle en effet que l'expérience socialiste est en cours dans l'Égypte des années 60.

Mais si le paysan sait maintenant plus qu'il ne savait auparavant, il a surtout compris la gravité de l'injustice qui lui est faite. Autrefois, il avait à subir les méfaits du Colonialisme. Aujourd'hui, ce sont les gens de son propre pays qui l'exploitent et le maltraitent. Pourquoi cette différence scandaleuse entre la misère de la campagne et le luxe de "la ville" où les jeunes circulent au volant de somptueuses voitures ? Pourquoi le paysan doit-il continuellement vivre "les mains dans le feu" alors que telle dame maniérée déambule dans les rues du Caire, tenant en laisse un chien qui est mieux nourri que quiconque à la campagne ?

Il y a loin des beaux principes à la réalité concrète ! Sous le couvert du maintien de l'ordre et de la loi, les responsables locaux de l'Union Socialiste s'ingénient à mater au plus vite toute initiative provenant des paysans... d'autant plus que les paysans sont toujours de mauvaise volonté (p. 195) et par trop enclins au déviationnisme, au communisme ou autres "... ismes" dangereux pour l'ordre public ! Les responsables officiels du Socialisme réduisent ainsi à néant les espoirs que le paysan mettait en la Révolution.

Le fellâh toutefois n'entend point "se laisser faire". Il ne lui suffit plus d'avoir le droit avec lui ("A qui appartient la terre ?... Au paysan !... ") La patience n'est plus d'aucun recours. Si la violence s'avère nécessaire, qu'elle soit employée ! De plus en plus conscients de leurs justes aspirations, les paysans sont capables d'organiser des réunions, voire même des élections pour renouveler le comité de gestion de leur Coopérative, contre la volonté expresse de ces Messieurs de la ville. Ils délèguent certains représentants pour rencontrer les plus hautes autorités du Caire ; ils envoient une pétition au Chef de l'État ; etc... "Tous les fils de cette génération ne sont pas des danseurs de twist !". Si la justice

et la liberté sont les "deux ailes du Socialisme", les paysans sont résolus, coûte que coûte, à défendre cet acquis qui représente actuellement pour eux l'unique espoir d'une vie meilleure.

La lutte est dorénavant plus violente. Elle est même en passe de devenir sanglante. Mais elle continue...

c) Le drame de Jamîla l'Algérienne (8) :

Dans les deux ouvrages précédents, 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî s'était inspiré du "terroir" égyptien. Dans les trois drames poétiques qui suivent, il se fait l'écho de trois Révolutions à caractère plus directement politique. La première de ces tragédies est consacrée "à une jeune héroïne de l'Indépendance algérienne, Jamîla Bouhared, qui fut jugée le 13 juillet 1957 et exécutée le 7 mars de l'année suivante.

Délaissant ses études, contrairement à la volonté de son oncle, pour se consacrer entièrement à la cause de l'Indépendance, défiant fièrement les répressions policières par fidélité à son amie Amîna tombée sous les balles de l'ennemi, dévouée de tout instant à l'organisation clandestine de la Résistance dont le jeune chef de file, Jâsîr, n'a "pas besoin de pleurs, mais de sang", Jamîla s'identifie elle-même à l'Algérie naissante, à cette Algérie opprimée qui semble n'avoir d'autre tribut à payer, pour conquérir le respect de sa dignité, que celui du sang de ses martyrs.

Il nous paraît nécessaire de souligner ici qu'al-Sharqâwî n'a pas simplifié, comme il aurait pu le faire, les deux vis-à-vis de ce drame de l'Indépendance algérienne. Certes, les policiers et les militaires de l'occupation française n'ont droit à aucune excuse dans l'usage qu'ils font de la violence et de la torture. D'autre part, l'Algérie naissante, personnifiée par la jeune Jamîla, ne peut qu'inspirer l'admiration pour l'abnégation totale et l'audace sans bornes de ses martyrs. Il se trouve cependant, au nombre des militaires mandatés par l'autorité française, la bouleversante figure de Jean dont le drame interne n'est pas l'une des moindres valeurs de cette œuvre poétique. Objecteur de conscience au nom de sa foi chrétienne ("le Christ est crucifié à nouveau mille fois par jour"), au nom aussi de la pitié qu'il ressent devant les tortures infligées à Jamîla et auxquelles il assiste, impuissant, il croit qu'"il y a encore des valeurs dans ce monde". Avant d'être abattu par les forces de l'ordre, il ralliera la cause illustrée si merveilleusement par Jamîla : celle de la défense des opprimés.

Nous avons tenu ici à relever ce trait, car il nous semble constant dans l'œuvre littéraire d'al-Sharqâwî. Pour lui, le mal et le bien ne portent pas de nationalité. Ce sont plutôt deux forces antagonistes, continuellement en présence, qui agissent au sein de tous les groupes humains, le rapport de ces deux forces déterminant le destin de l'humanité.

Malheureusement – et le cas de Jamîla en est une illustration supplémentaire – que peut faire le bien face aux moyens violents et tyranniques utilisés par les forces du mal ? Et pourtant, il n'y a pas lieu de désespérer. Au contraire ! "Les fleurs poussent toujours... même sur les pierres des tombes!". Prononcées conjointement à l'adieu de Jâsîr, les dernières paroles de Jamîla sont, elles aussi, un cri d'espoir : "Paix à mon frère l'homme... en tout lieu... en tout temps!". Devant le déferlement de la violence par laquelle l'homme s'acharne à défigurer son frère en humanité, la justice et le droit ont pour mission d'espérer encore en l'homme.

d) Mahrân, le défenseur des pauvres (9) :

Au début de cette œuvre, al-Sharqâwî nous donne brièvement les circonstances de temps et de lieu : nous sommes ramenés au XV^e siècle, au temps des sultans Mamelouks. Le drame se passe dans un petit village d'Égypte.

Quant à Mahrân, il appartient à cette catégorie des fityân (sing. : fatâ) (10) dont il est plutôt ardu de donner une définition en français. En tout cas, le personnage de Mahrân est suffisamment bien campé pour que nous puissions reconnaître en lui une sorte de chevalier redresseur de torts, défenseur des opprimés, prêt à s'emparer par la force des réserves de blé détenues par les riches pour les distribuer aux pauvres qui ont faim.

"A partir de demain, les gens des villages mangeront
Du pain de froment, et non du pain d'orge.
Notre tante Umm Sâbir mangera le blé du prince !" (p. 14).

La psychologie de *Mahrân* est toute faite d'apparentes antithèses. Ayant identifié son destin personnel à celui des pauvres qu'il défend ("j'entends dans ce silence les pulsations de la résurrection dans le cœur de la nation"), il se sent en même temps citoyen du monde entier ("ma place, c'est partout ici-bas"), en ce siècle "où Judas est honoré et le Christ, persécuté" (p. 118). Poète sensible à la beauté et aux délicatesses de l'amour, il n'abdique point devant la révolte à venir pour que les richesses d'ici-bas soient réparties plus équitablement entre les hommes. Héros chevaleresque qui semble se moquer des périls de tous ordres, il reste un homme comme les autres, connaissant les faiblesses de la peur, de l'angoisse, de la tristesse. Rêveur, c'est de paix et de justice qu'il rêve ("Cet optimisme est notre force et notre consolation... pour faire de nos rêves l'aurore de la justice" - p. 67). Assoiffé de paix et de fraternité humaine, il sait "cracher à la face de ce siècle". S'il se résigne à la révolution violente, s'il est amené à tuer, ce n'est pas pour détruire, mais pour bâtir un monde plus juste. Un ennemi désarmé ne mérite, pour lui, que la pitié ; mais le tyran doit, lui aussi, payer sa redevance à la justice. Et finalement, si Mahrân s'avance vers sa propre mort, c'est pour donner l'ultime témoignage de sa foi en un avenir qui, il en est convaincu, sera heureux.

Pour Mahrân aussi, le chemin de la vérité n'est pas un "tapis de fleurs". C'est un sentier ardu, parsemé de pierres... et de tombes.

e) "Acre, ma Patrie" (11) :

Cette œuvre, qui est la dernière en date de toutes celles écrites jusqu'à ce jour par al-Sharqâwî, est certainement celle qui fait le plus appel à la violence comme moyen de libération. Elle pourrait être interprétée, de façon sommaire, comme une défense de la cause palestinienne. Mais il semble bien que cette interprétation soit effectivement trop sommaire, si l'on tient compte des reproches adressés aux journalistes européens qui sont venus, dans une intention louable certes, enquêter sur place, mais dont beaucoup sont poussés exclusivement par un désir de curiosité, comme l'on va au cirque... ou au zoo ! Les réfugiés palestiniens ne veulent plus être les "bêtes curieuses" d'une partie de l'humanité.

Poussant l'analyse jusqu'au bout, nous pourrions dire qu'al-Sharqâwî n'a pas l'intention de nous entretenir du "problème" palestinien. C'est des Palestiniens eux-mêmes qu'il parle, et plus particulièrement de ces Palestiniens réfugiés dans un camp de Gaza, loin d'Acre, leur "Patrie". Unis par les liens de la langue et de l'histoire ainsi que par les mêmes sentiments, les mêmes tristesses et un commun espoir, ces Palestiniens constituent une Nation sans Patrie ; ils sont exilés dans leur propre pays.

A quelques pas de là, hors des baraques où les réfugiés mettent au point le projet du prochain sabotage à exécuter, les militaires juifs font bombance, fêtant dans l'allégresse leur dernière victoire. D'origines multiples, ils sont venus apporter leur concours à la politique expansionniste d'Israël, forts de leur technologie et... de l'appui du "Dieu des armées". Mis à part quelques uns qui se rendent progressivement compte des illusions du Sionisme, ils prêtent foi, aveuglément, aux motifs religieux sous-tendant les ordres qui leur sont donnés d'utiliser la force afin d'assurer à l'Etat d'Israël des bases stables, conquises sur une terre qui ne leur appartient pas.

C'est précisément cette terre que les Palestiniens veulent reconquérir. Ils veulent retrouver Acre et vivre dans la Patrie qui leur a été volée. Pour eux, le chemin de la libération est illuminé par le sang des shuhadâ', des témoins-martyrs qui acceptent d'immoler leur vie pour que leurs enfants puissent vivre heureux, en une terre qui a toujours été la leur. Est-ce de la folie ou de la sagesse ? Est-il permis d'ignorer à ce point le danger ? Pour les héros de la résistance palestinienne, la peur ne doit pas exister. Tout, y compris l'amour, doit être sacrifié à la liberté. Et la mort, la mort violente et volontairement acceptée, "n'est qu'une étape sur le chemin du vainqueur".

f) Muhammad, Apôtre de la liberté (12) :

Après la réalité typiquement égyptienne et certaines formes de révolution à caractère explicitement politique, l'histoire religieuse de l'Islam est la troisième source d'inspiration pour al-Sharqâwî. L'orientation fondamentale de l'auteur reste cependant la même : au-delà du social, du politique ou du religieux, c'est toujours l'humain qui reste prépondérant. Al-Sharqâwî a, une fois pour toutes, consacré sa plume à la défense des opprimés, de tous ceux à qui l'on refuse le droit de vivre à égalité avec les autres. Toutes ses analyses et ses réflexions convergent vers cet unique point focal.

Lorsque l'auteur entreprend d'exploiter la veine religieuse pour y trouver des points d'appui à l'idéologie qui le guide, il encourt des risques certains. Comment réduire en effet le donné révélé

musulman à un pur message "humain" sans défier par là-même la plus saine Tradition de l'Islam ? Mais al-Sharqâwî "réduit"-il le religieux à l'humain ? ou bien "utilise-t-il le religieux au profit de l'humain ? La question mérite d'être posée. En tout cas, notre auteur ne manifeste jamais le souci de scruter "gratuitement" le contenu spécifiquement religieux du dogme musulman pour tenter de l'explicitier à sa manière. Il est trop pressé d'en arriver aux conclusions pratiques pour montrer la "charge" humanitaire recélée par le message religieux de l'Islam. Il lui semble sans doute que l'on a trop laissé dans l'ombre les appels urgents lancés par ce message pour une meilleure structuration des relations inter-humaines et une plus équitable organisation socio-politique de la société.

Lorsqu'il aborde la personne historique de Muhammad, al-Sharqâwî interroge par conséquent l'homme-Muhammad (13). Son intention n'est pas d'écrire une nouvelle sîra ou récit biographique du Prophète. S'adressant aux croyants comme aux non-croyants, il vise à montrer en Muhammad un homme qui a ouvert son cœur aux souffrances, aux difficultés et aux rêves de l'humanité ; un homme qui a enrichi le fonds commun de l'humanité en luttant pour la fraternité humaine, la justice, la liberté, l'amour, la miséricorde ; un homme qui, en renvoyant l'être humain à sa responsabilité et à sa liberté personnelles, a merveilleusement tenté d'instaurer, sur de plus justes bases, un nouveau "style dans les rapports avec les autres".

Lorsque Muhammad s'insurge violemment contre la prostitution sacrée, les injustices criantes, les richesses scandaleuses, les gains déshonnêtes, etc... dont la Mekke surtout donnait le triste témoignage avant l'arrivée de l'Islam, son but est de mettre fin à l'exploitation des pauvres. En cela, oui ! il est un prophète social et même révolutionnaire. Est-ce à dire cependant que le Muhammad d'al-Sharqâwî n'a plus aucune ossature religieuse ? Nous ne le pensons pas. Car, si Muhammad a une sensibilité extrême face aux besoins de justice et de fraternité humaine, sa révolution a aussi réellement des motivations religieuses. Ces motivations sont discrètement (trop discrètement sans doute) exprimées dans *Muhammad, Apôtre de la liberté* ; mais elles le sont. Si les Musulmans sont appelés à vivre en frères, c'est parce qu'ils constituent une même Umma. Si les hommes, de façon plus générale, sont égaux en droits et en devoirs, c'est parce que leur Créateur est unique et parce qu'aucune distinction de race ou de dignité sociale ne résiste devant Sa Face.

On a écrit qu'al-Sharqâwî voyait en Muhammad un héraut du Socialisme avant l'heure (le livre est pratiquement contemporain du lancement de l'expérience socialiste en Égypte), le "leader de la révolte des pauvres contre les riches, des esclaves contre les seigneurs, des gens cultivés contre les idiots et les ignorants de ceux qui croient à l'unité des Arabes et à l'unité du genre humain contre les fanatiques rétrogrades" (14). Selon A. Wessels, le Muhammad d'al-Sharqâwî serait même "une sorte de Marx avant Marx". Nous reviendrons sur ces jugements de valeur, tout comme nous chercherons à prêter attention aux critiques adressées au présent ouvrage par les autorités religieuses d'al-Azhar.

Retenons pour l'instant qu'al-Sharqâwî a dépeint le Prophète de l'Islam sous des traits qui cadrent parfaitement avec la figure idéale du révolutionnaire. Homme comme les autres hommes, le Prophète s'impose néanmoins par ses qualités de "libérateur suprême". Et si, au moment de sa mort, il rejoint le sort du commun des hommes, son message, lui, ne saurait mourir... puisque Dieu ne meurt pas".

g) La passion d'al-Husayn (15) :

Le dernier ouvrage que nous présentons ici retrace l'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire de l'Islam. Nous sommes au temps des querelles intestines qui furent occasionnées par l'épineuse question de la succession au Prophète Muhammad. A l'époque précise à laquelle nous sommes avec la pièce d'al-Sharqâwî, c'est Yazîd, fils de Mu'awiya, qui règne de Damas sur la totalité de l'Empire musulman en pleine expansion. Son autorité cependant est contestée par ceux qui se considèrent comme les seuls successeurs légitimes de Muhammad, à savoir ses descendants selon la chair (origines du Shi'isme). La répression sera sanglante : en 681, à Kerbela, al-Husayn, fils de 'Ali, petit-fils du Prophète, sera assassiné par les troupes Umayyades, exactement vingt années après l'assassinat de 'Ali, au temps de Mu'âwiya.

Face au hideux personnage de Yazîd, se détachent admirablement les traits de l'émouvante figure d'al-Husayn. Une acceptation du serment d'allégeance (bay'a) fait à Yazîd entraînerait pour al-Husayn et ses adeptes la fin d'une épreuve insupportable dans des conditions de vie lamentables. Par ce que les Pauvres, à ses yeux, jouissent d'une dignité égale à celle de tous les autres hommes, parce qu'il se sent responsable de la sauvegarde de la Hudâ (Droite Guidance) divine transmise au Prophète, al-Husayn refuse cependant d'abdiquer devant les propositions, si séduisantes soient-elles, que lui font Yazîd et ses subalternes. Il renonce même à se soumettre par une adhésion purement verbale, car la

parole jouit elle aussi d'une dignité infrangible. Il suffirait d'un mot de sa part pour que la misère des pauvres qui l'accompagnent se transforme en paradis de bonheur matériel ; mais ce seul mot réduirait à néant tous les enseignements du Prophète. Aussi bien par respect de l'honneur des pauvres que par désir de conserver pure la Sharî'a (Loi) divine, il accepte, librement et en toute conscience, de souffrir "ce que le Christ a souffert".

Pour al-Husayn, la défense de l'opprimé ne se réduit pas à la défense ou à la conquête violente de ses droits brimés. Elle est aussi, et peut-être surtout, la défense de sa dignité, de son honneur, de ses croyances. C'est pour cette cause qu'il combat et que, finalement, il marche vers sa propre mort.

"Bienheureux celui qui donne sa Vie
Pour une valeur plus haute que la vie" (*al-Husayn shahîdan*, p. 104).



Le précédent compte-rendu analytique des œuvres principales d'al-Sharqâwî nous aura sans doute permis de discerner en celles-ci l'orientation principale de l'auteur : prendre la défense des opprimés, à quelque histoire ou milieu qu'ils appartiennent. Il nous est nécessaire maintenant de revenir sur nos pas pour tenter d'examiner telle ou telle question laissée en suspens en l'abordant de manière plus synthétique. Quelle place al-Sharqâwî réserve-t-il à la religion dans l'élaboration de son idéologie révolutionnaire ? Comment se situe-t-il lui-même par rapport aux positions doctrinales du Marxisme ? Quel sens ultime donne-t-il à la mort ? Ce seront là les trois thèmes principaux que nous aborderons dans ce qui suit.

1) 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî et la religion.

La critique que fait al-Sharqâwî de certaines déformations de la religion est évidente en de nombreuses pages écrites par cet auteur. Soulignons bien que ce sont les déviations de la religion qui sont visées, ou même plus fréquemment les attitudes mensongères de certains "hommes de religion". En aucun cas, al-Sharqâwî n'attende à la religion comme telle.

Cet aspect critique apparaît particulièrement dans *al-Ard*, *al-Fallâh* et *Muhammad Rasûl al-hurriyya*. Dans *al-Ard* et *al-Fallâh*, par exemple, le shaykh du village est présenté sous des traits peu louangeurs et parfois cocasses. Il s'agit d'un homme qui, gavé de beaux principes appris dans la lointaine Université d'al-Azhar, n'entend rien ou presque à la réalité concrète. Face aux revendications des fellâhîn humiliés par l'injustice des grands propriétaires terriens, il s'empresse d'avoir recours à la Cause Première, délaissant allègrement les causes secondes. Les paysans, quant à eux, savent bien que s'ils manquent d'eau pour leurs terres, ce n'est pas parce qu'ils ne prient pas suffisamment, mais parce que le notable local accapare pour lui-même ce qui est la propriété de tous. En présence du représentant local du gouvernement, ce même shaykh n'a que des mots d'encouragement et d'approbation. Au moment où les paysans organisent une réunion électorale pour désigner, à main levée, un nouveau comité pour la Coopérative du village, il est le seul à voter pour le maintien de Rizq, le délégué officiel du gouvernement. Ce dernier ne lui donne-t-il pas régulièrement une provision de cigarettes "High Life" !... Avec un humour sarcastique, al-Sharqâwî note aussitôt que notre shaykh, confus d'être le seul de son espèce, s'empresse de baisser la main ! Un défenseur de l'ordre établi, tel serait en somme le shaykh d'*al-Ard* et d'*al-Fallâh*. On a même dit de lui qu'il exploite la religion et qu'il en fait un commerce. Il est évident pour le moins qu'il s'agit d'un élément rétrograde au sein des justes aspirations des paysans. Il est un frein à la révolution.

Pour compléter ce que nous relevons ici, il faudrait joindre à notre dossier le tableau que brosse al-Sharqâwî de la Mekke pré-islamique (dans *Muhammad Rasûl al-Hurriyya*), ou encore la condamnation qu'il porte contre les principes du Sionisme (dans *Watânî 'Akkâ*). Dans ces deux autres cas, le mépris des pauvres et la déformation de la religion apparaissent comme indissolublement liés. De l'avis implicite, ou parfois explicite, d'al-Sharqâwî, une prétendue religion, qui resterait silencieuse devant les injustices criantes, n'a plus aucun titre à être dénommée religion. Si elle débouche sur l'exploitation de l'homme par l'homme, elle est une insulte à la dignité humaine et au message qu'elle a pour mission de perpétuer.

En d'autres endroits, l'auteur se contente d'épingler discrètement telle attitude, telle situation de fait qui va à l'encontre d'une certaine pratique religieuse. Dans *al-Fallâh*, par exemple, l'emplacement réservé autrefois au traditionnel mouled de Sîdî Mas'ud n'est plus reconnaissable : un nouvel édifice siège de la Coopérative et de l'Union Socialiste, a pris la place des boutiques d'antan et la photographie

du Président Nasser est placardée sur les murs du bâtiment. Lorsque le fils du village, qui a émigré au Caire, repart pour la capitale à la fin d'un congé d'été, il reçoit moult recommandations pour se rendre aux sanctuaires de Sayyidnâ Husayn, de Sayyida Zaynab, du Sultan Hanafi et de Sainte Thérèse (elle qui protège les faibles et qui est l'amie des Musulmans...). Malgré les promesses faites, il préfère sur place se rendre d'abord auprès des responsables du gouvernement et telle personnalité influente pour se faire l'avocat des paysans maltraités. A quoi servent les belles dévotions après plus de dix années de révolution ? La visite aux sanctuaires sera faite cependant... lorsque les démarches entreprises se seront avérées infructueuses !

Si les temps n'ont pas encore entièrement changé, certains indices prouvent néanmoins qu'une réelle évolution est en train de mûrir. Pour revenir à nouveau à *al-Fallâh*, 'Abd al-'Azîm, l'un des paysans auxquels al-Sharqâwî prête sa voix, remarque que les mouled-s des fêtes ne sont plus comme auparavant. On assistait autrefois à un gaspillage inutile de l'argent. A présent, cet argent est économisé et sert aux pauvres. Sur ce, 'Abd al-'Azîm s'empresse d'ajouter : "On se sent ainsi plus proche de Dieu" (p. 28). Une telle remarque nous semble importante pour ce qui concerne la pensée d'al-Sharqâwî. Bien que, pour lui, la religion ait subi des déformations et de déplorables mésinterprétations, elle a encore un rôle positif très réel à remplir dans la lutte de l'homme pour un mieux être (16).

Au fur et à mesure qu'al-Sharqâwî précise sa position vis-à-vis de la religion, il donne à ses jugements une portée, non plus critique, mais constructive. Progressivement, l'Islam lui apparaît comme la religion de la liberté et de la défense des pauvres. A ses yeux, la religion musulmane (Islam) ne signifie nullement l'acceptation passive (istislâm) d'une situation de fait injustement imposée aux opprimés ; elle est un ferment de révolution (17). Jamîla défie les armes ennemies en criant "Allâhu Akbar ! Dieu est le Plus Grand !". Elle invoque Dieu contre l'oppresseur. Al-Husayn puise dans la prière sa confiance en l'assistance divine (cf. *al-Husayn shahîdan*, pp. 123-124) afin qu'il puisse mener à bien la cause qu'il défend : la sauvegarde de la Sharî'a divine et la dignité humaine du pauvre.

Il nous semble que *Muhammad Rasûl al-hurriyya*, de par l'importance même du sujet abordé, représente la base à partir de laquelle al-Sharqâwî construit l'édifice de ses convictions religieuses. Si certains silences de cet ouvrage gênent, à juste titre sans doute, une sensibilité musulmane, ils sont à compléter, croyons-nous, par les ouvrages ultérieurs de l'auteur. De même que ces ouvrages ultérieurs peuvent apporter plus d'une précision sur les ambiguïtés qui apparaissent dans l'ouvrage consacré au Prophète de l'Islam.

Certes, la personne de Muhammad, telle qu'elle se révèle sous la plume d'al-Sharqâwî, est peu "religieuse" et la transcendance du Message transmis au Prophète disparaît sous les revendications humanitaires de l'homme-Muhammad. Al-Sharqâwî insiste plus sur la description du milieu social où est apparu l'Islam que sur l'origine divine de la nouvelle religion. Le Coran n'est cité que de manière fragmentaire et épisodique. Une seule fois, une brève allusion sera faite au "comment" de la Révélation perçue dans un "rêve". Finalement, l'auteur fait état d'une certaine "science" acquise par Muhammad à partir de ses contacts humains et de sa sensibilité aux besoins des pauvres.

En présence d'un tel point de vue jugé trop limité, les autorités religieuses d'al-Azhar ne pouvaient que réagir violemment (18). Al-Sharqâwî sera accusé d'avoir pris appui sur les écrits d'Orientalistes hostiles à l'Islam. Qui plus est ! il sera taxé de communisme. Nous ne pouvons, pour notre part, que respecter ce jugement porté par qui a compétence (19) pour évaluer l'authenticité musulmane de *Muhammad Rasûl al-hurriyya*. Nous nous demandons toutefois si le ton polémique du procès intenté à al-Sharqâwî n'a pas quelque peu faussé le jugement d'ensemble porté sur l'œuvre incriminée.

Il est vrai que, conformément à l'intention de l'auteur, Muhammad est présenté au maximum sous ses traits "humains". On ne perçoit pratiquement pas en lui l'homme de prière chargé d'une mission "religieuse". C'est réellement l'homme de la révolution qui parle et agit. Est-ce à dire toutefois que tout Message religieux soit absent des paroles ou des comportements du Prophète ? Nous avons déjà répondu que nous ne le pensons pas. Si le contenu spécifiquement religieux de l'Islam naissant n'est pas analysé comme tel, il est quand même le motif – ou au moins l'un des motifs – de la révolution guidée par Muhammad (20). La Communauté (Umma) rassemblée par le Prophète n'est pas représentée comme un ramassis de pauvres hères séduits par la parole d'un meneur rebelle à toute autorité établie. Elle est porteuse d'un Message qui n'est pas d'invention humaine et qui ne s'éteindra pas avec la mort de son Transmetteur.

Qu'Al-Sharqâwî, dans sa justification des comportements du Prophète Muhammad, ait négligé la rigueur méthodique des sciences religieuses de l'Islam, ou bien qu'il ne soit aventuré dans un domaine revenant de droit à une certaine catégorie bien précise de spécialistes, cela ne signifie pas, pour lui, qu'il ait porté préjudice à l'Islam en tant que tel.

Dans ce procès d'intention qui oppose al-Sharqâwî à ses censeurs, se trouve imbriquée la difficile question de l'autorité religieuse en Islam. Et nous sommes obligés de constater que ce problème revêt une particulière acuité lorsque, en présence des urgences de ce siècle, les "laïcs" de l'Islam manifestent, eux aussi, le désir de prendre la parole.

2) '*Abd al-Rahmân al-Sharqâwî et le Marxisme.*

A propos de *Muhammad Rasûl al-hurriyya*, A. Wessels écrivait :

"L'image (qu'al-Sharqâwî donne du Prophète Muhammad) est entièrement façonnée selon le modèle socialiste. Muhammad devient une sorte de Marx avant Marx, quelqu'un qui prêchait déjà une révolution sociale et qui l'a réalisée. Muhammad est un travailleur qui émerge du milieu des travailleurs privés de justice pour défendre leur cause. La lutte qu'il mène est une lutte des classes entre la riche tribu de Quraysh et les Juifs d'un côté, et, de l'autre, les pauvres, les esclaves et les femmes. Son combat contre le polythéisme est vu comme un combat contre le capitalisme. Le contenu de la prédication de l'Islam est une sorte de manifeste social : le droit au travail et la liberté du travail. L'Islam chante les louanges du travail ("labour" travail pénible), car, aux dires maintes fois répétées d'al-Sharqâwî, c'est le travail qui détermine la valeur d'un homme, et non pas l'argent que celui-ci possède et dont personne ne sait comment il l'a acquis. L'Islam préconise une éthique du travail. Le travailleur est exalté au-dessus de celui qui prie dans la mosquée et qui ne travaille pas" (21).

Compte tenu de la précision avec laquelle sont relevées les caractéristiques essentielles de la personnalité du *Prophète Apôtre de la liberté*, nous regrettons personnellement que l'auteur du jugement cité ci-dessus entretienne une confusion, à notre avis périlleuse, au niveau de la terminologie employée. Il existe en effet une différence idéologique fondamentale entre "Socialisme" et "Marxisme" et l'histoire contemporaine des pays musulmans en est une preuve éminemment éloquente.

Muhammad Rasûl al-hurriyya, à l'image de son auteur, est un ouvrage qui prêche la révolution. Les principes d'analyse et d'action qu'il met en avant sont sans doute tributaires des contacts qu'a eus al-Sharqâwî avec Feuerbach, Engels, Marx ou Lénine. Ayant au besoin recours aux moyens violents, le combat qu'ont à mener les opprimés d'aujourd'hui prépare et réalise déjà l'inévitable progrès de l'Histoire vers un lendemain plus humain, plus heureux ; un lendemain où, finalement, sera respectée la logique de la vie, attribuant à tous les humains les mêmes droits et les mêmes devoirs. Pour que soit réalisé ce "paradis" de l'égalité, il est inévitable que le riche soit abaissé et que l'autorité injuste des grands soit combattue. Quoique ne visant pas à l'abolition de la propriété privée, la lutte contre le féodalisme est la voie obligée qui permettra aux pauvres de prendre en mains leur propre destin.

Faut-il pour autant en conclure qu'al-Sharqâwî fait de Muhammad un héraut, avant l'heure, du Marxisme ? Répondant à une critique qui lui était faite dans ce sens, notre auteur a avoué qu'une telle attribution induit le fait qu'il "sourire"... avant de déclencher sa plus violente indignation (22). Précisant ultérieurement sa pensée à l'occasion d'une "table ronde" organisée au siège de "Ruz al-Yûsuf" au Caire avec la participation du Président libyen al-Qadhafî (Kadhafi), al-Sharqâwî écrivait que, tout en condamnant la "croisade" menée contre les forces marxistes par certains chefs de pays en voie de développement, il se séparait du Marxisme et des Marxistes sur des "points essentiels" (23).

Si, en cette occasion, l'auteur ne précisait pas la nature de ces "points essentiels" qui l'éloignent du Marxisme, la totalité de son œuvre littéraire (ou, pour le moins, des ouvrages que nous avons consultés) manifeste, selon nous, la permanence du facteur religieux. La religion, il est vrai, y est davantage présentée comme un ferment de révolution sociale, empiétant délibérément sur les motivations profondes d'une adhésion de foi à un Donné révélé. Nonobstant ces remarques, persisterait-on à dire que cette permanence du fait religieux n'entraîne qu'une divergence de détail entre le Matérialisme athée et les convictions d'al-Sharqâwî ? Nous continuons, pour notre part, à croire qu'il s'agit d'une divergence "essentielle", aussi ouvertes que soient les orientations d'un certain Marxisme contemporain et aussi révolutionnaires que puissent être les options de certains penseurs se rattachant encore, coûte que coûte à la Tradition musulmane. Les méthodes d'analyse marxiste du fait socio-

économique n'ont pas fini d'être séduisantes pour nombre de pays en voie de développement. Mais si, dans les pays arabo-musulmans, des penseurs "engagés" de la trempe d'un al-Sharqâwî prétendent justifier "religieusement" l'option socialiste de leur pays, comment pourrions-nous, de l'extérieur, mettre une équation là où ces auteurs, au prix de distinction parfois laborieuses, entendent ne pas devenir esclaves d'une idéologie qui violenterait leur conscience ?

3) '*Abd al-Rahmân al-Sharqâwî et le sens de la mort.*

Avant de mettre fin à notre regard d'ensemble sur l'œuvre d'al-Sharqâwî, nous proposons de nous arrêter quelques instants sur la signification que revêt, pour cet auteur, la mort de l'homme. D'autres thèmes mériteraient une particulière attention (24). Mais celui-ci a le néfaste privilège d'être présent, à titre de réalité quasi inévitable, chaque fois que l'opprimé prend conscience de son état d'humiliation et qu'il entreprend le combat de sa libération.

Dans les écrits d'al-Sharqâwî, la mort apparaît tout d'abord comme la preuve suprême de l'ignominieuse violence qui est faite aux pauvres, surtout à ceux d'entre eux que l'on veut faire taire au plus vite pour étouffer tout germe d'insurrection. Souvent déguisée sous l'apparente bonne volonté des tyrans, elle demeure toujours, aux mains de ceux-ci, l'arme décisive et – apparemment – la plus efficace. Les paysans d'*al-Fallâh* qui élèvent trop la voix contre les dignitaires locaux sont torturés. Des complots sont tramés contre Muhammad et ses premiers fidèles. Mahrân, al-Husayn, les héros de la Résistance palestinienne, Jamîla et ses compagnons de lutte, tous paieront de leur sang leur fidélité à la révolution des pauvres. Même Khadra, la prostituée d'*al-Ard* connaîtra la mort la plus ignominieuse : une mort sans sépulture, afin que "sa dépouille ne souille pas celle des ancêtres" et que, sans plus tarder, le village puisse se débarrasser de cette "pécheresse" !

Mais le règne de la violence, dont les opprimés sont les premières victimes, recèle une implacable logique : la mort est aussi une vengeance, une arme que détiennent les opprimés pour se frayer un chemin vers la liberté et la reconnaissance de leur dignité humaine. Nous trouvons la plus claire expression de cette logique de la violence en certaines affirmations de Zaynab, la sœur d'al-Husayn, qui en appelle à la vengeance de Dieu, et non à Sa Clémence ou à Son Pardon, contre les assassins de son frère (25). Effectivement, Yazîd et ses subalternes périront eux aussi de soif, c'est-à-dire de cette même mort qu'ils ont voulu infliger aux disciples d'al-Husayn. En un autre passage de ses œuvres (26), al-Sharqâwî développe abondamment cette loi de la riposte au mal par le mal. Du Christ à al-Husayn, d'al-Husayn à Lumumba, l'histoire de l'humanité n'est qu'une suite sans fin de persécutions contre les témoins de la vérité et de la justice. Désormais, l'auteur en est convaincu, il ne suffit plus d'"avoir le droit avec soi". Le bien ne pourra triompher du mal que s'il se munit des armes du mal afin de délivrer l'humanité de l'ignominie et de l'oppression. A cette seule condition se réalisera le "salut" de l'homme.

C'est à cette conviction, exprimée avec une évidente amertume, que nous rattachons les quelques allusions, faites par l'auteur, aux souffrances et à la crucifixion du Christ (27). Le Christ est un cas exemplaire du juste persécuté qui ne rend pas le mal pour le mal et qui n'a pas recours à la violence pour se défendre. Mais la conséquence d'une telle attitude ne laisse pas d'être troublante pour l'auteur : chaque fois que des enfants, des femmes, des innocents tombent sous les coups de l'égoïsme des puissants, Judas continue à trahir le Maître pour quelques deniers et le Christ est à nouveau crucifié de la même manière qu'al-Husayn est encore tué mille fois par jour.

Est-ce du point de vue de notre auteur, une condamnation implicite de la non-violence adoptée par le Christ ? Est-ce un constat d'échec ? Nous pourrions parfois le supposer. Il ne nous faut pourtant pas oublier que, pour al-Sharqâwî, la mort du témoin de la vérité et de la justice a une valeur de témoignage ultime. Aux yeux des tyrans, cette mort est un anéantissement. Pour les héros de la liberté, elle est la marque suprême de fidélité ; elle engendre un lendemain meilleur où la vérité et la justice seront finalement respectées. Oui ! "Heureux celui qui donne sa vie pour une valeur plus haute que la vie !" La mort des témoins de la justice a valeur de symbole et c'est pourquoi elle se répète chaque jour, mille fois par jour. Les héros d'al-Sharqâwî doivent affronter la mort. Ils en sont les victimes. Ils s'y exposent même volontairement, en pleine conscience. La mort, souvent violente, est l'étape ultime de leur témoignage. Mais ils ne "meurent" pas, car leur lutte continue, cette lutte à laquelle ils s'étaient identifiés au long de leur vie terrestre. C'est pourquoi leur mort n'est pas un échec final. Elle n'est qu'une étape sur le chemin de la victoire.

Pour illustrer cette interprétation du sens de la mort selon al-Sharqâwî, nous nous permettons de citer ici abondamment les dernières pages d'*al-Fatâ Mahrân*. Mahrân vient d'être blessé

mortellement. Ses dernières paroles sont recueillies par ceux et celles qu'il a rassemblés dans un même idéal et une commune espérance :

Mahrân : Où est Salmâ ?

Voici que je pars sans avoir écrit ma chanson pour Salmâ...

Salmâ : Non ! tu vivras !

Mon amour !... Non ! tu ne mourras pas !

Mahrân : Je m'en vais sans avoir dit ce que je voulais. J'ai encore quelque chose à dire.

Je m'en vais sans avoir dit ce que je savais. Sans avoir réalisé un seul de mes rêves.

J'ai encore mille rêves dans le cœur J'ai encore mille choses dans la tête. Je m'en vais avec les rêves de ma vie.

Voici que... je perds le désert, la nuit, mes rêves, mon amour.

Je perds... les pyramides, le Nil, tout ce que j'avais.

Ne vous préoccupez pas !... Les gens diront de nous...

Mais que pourront-ils dire, ô Sabir ? Que diront-ils ?

Wâ'il : L'oiseau, les arbres, le vent diront que nous avons vaincu.

Mahrân : C'est cela.

Si nous avons subi, nous, la défaite d'un jour, il nous reste...

Sâbir : ... tous les jours qui viennent.

Asâma : Le temps tout entier est à nous.

Salmâ : Mon amour !... Tu ne mourras pas !... Tu ne mourras pas !...

Mahrân : Comment m'en irai-je sans avoir écrit à Salmâ une chanson ?

Mayy : Laisse-le ! laisse-le ! Car il revient maintenant à Mayy et à ses enfants !

Il n'appartient plus à personne ici.

Sabir : Il est à nous désormais, de même qu'il a vécu pour nous.

Mahrân : Je ne suis pas encore mort... Je demeure encore

Ce que j'étais : le Fatâ Mahrân. Et Mahrân vous dit : Allez libérer les hommes

Allez protéger les frontières contre les hordes de Tartares !

Tahâ : Ils ne fouleront pas le sol de la Patrie !

Sabir : Nous avons encore à combattre (...).

Mahrân : Allez ! Car les temps heureux approchent... Je les vois à l'horizon

Demain enchanteur s'avançant fièrement sur les traces de l'aurore

Allez ! alors que je reste ici.

Salmâ : Après toi, la vie n'aura pour moi aucune saveur ! Je fuirai au désert.

Mahrân : Salmâ !... Avant de t'en aller... écoute les paroles de ma chanson !

Prends garde de l'enfouir dans les palais, à l'abri des remparts et des murailles !

Chante-la aux champs, au soir, aux épis... à la venue de la nouvelle aurore !

Salmâ : Je la chanterai à ceux pour qui tu as vécu

Et je leur raconterai quelle fut

La tragédie du Fatâ Mahrân, le brave.

Mahrân : Chante, ô Salmâ...

Moi-même, je n'ai plus la force...

Wâ'il : Repose-toi !

Mahrân : Mais qui, après moi, écrira tes chansons ?

Salmâ : Mes chansons seront faites de tes paroles.

Mahrân : Chante leur que le chemin vers la Vérité n'est pas un tapis de fleurs

Sâbir : Mais qu'il est fait de rochers... ou de tombes.

Salmâ : Il viendra le temps heureux. Le cœur triste exultera !
Les chants perceront les murs des prisons, s'élançant vers la liberté
Et les rires empliront la vie de part en part.

Sabir : Nous partirons ! La liberté nous appelle.
Nous affronterons le combat du destin
Sans armures. Sans casques
Face aux brigands armés
Nous dont le meilleur disparaît pour que les autres vivent sans connaître les pleurs
Nous qui marchons, la poitrine et le dos découverts, exposés aux coups de nos assassins.
L'ardeur a disparu de nos fronts éteints
Mais nos veines brûlent de l'amour de demain.
Nous nous élancerons vers la liberté ! (28).

Conclusion.

De la lettre adressée au Président Truman jusqu'à la tragédie *Watani 'Akkâ* où sont traduits les espoirs et les souffrances des Palestiniens réfugiés à Gaza, un même élan d'optimisme traverse toute l'œuvre littéraire d'al-Sharqâwî. Les opprimés de tous temps et de tous lieux ont trouvé en cet auteur un avocat et un interprète, quelqu'un qui s'obstine à croire que demain ne sera pas comme aujourd'hui. Pour al-Sharqâwî, la voix de la raison, dût-elle en appeler à la violence, saura bien un jour triompher de l'enfer où l'homme voudrait enfermer son frère de destin. Pour lui, la mort ne pourra qu'engendrer la vie, une nouvelle vie.

Cet optimisme, nous l'avons dit, est le fruit d'un combat. Al-Sharqâwî le doit à sa foi en l'évolution irréversible de l'Histoire vers un mieux-être pour l'homme opprimé. Cet optimisme est aussi l'âme de la lutte révolutionnaire qu'ont à mener les pauvres pour se dégager du carcan des injustices dont ils souffrent. S'il est motivé enfin par certains emprunts à l'analyse marxiste nous avons constaté que les convictions religieuses de l'auteur n'en sont pas pour autant réduites au silence.

En présence de cette symbiose, opérée par al-Sharqâwî, entre deux visions de l'homme – le Marxisme et l'Islam – qui ne peuvent qu'entrer en conflit si elles sont comprises dans leur entière amplitude doctrinale, d'aucuns crient au scandale. Al-Sharqâwî, pour sa part, justifie sa propre position en écartant certains éléments "essentiels" de l'idéologie marxiste, et, d'autre part, en soulignant à l'extrême l'égalitarisme "révolutionnaire" de l'Islam. D'autres penseurs musulmans contemporains cherchent, eux aussi, à justifier leur "Socialisme", par la voie d'une réflexion plus structurée, voire plus fondamentaliste du Donné religieux de l'Islam. Si cette deuxième orientation a plus aisément droit de cité pour la mentalité musulmane traditionnelle, nous ne pouvons, quant à nous, que reconnaître la sincérité de la première orientation dont al-Sharqâwî, à notre avis, donne un vibrant exemple.

Marc CHARTIER

NOTES

1. Né le 10 novembre 1920 à al-Dalatûn, un village de la Province de la Menûfiyya (Basse-Egypte). Licencié en Droit de l'Université du Caire, il fut avocat de 1943 à 1945. Puis, après une dizaine d'années passées au Ministère de l'Instruction Publique, il prit la décision, en 1956, de se consacrer exclusivement au journalisme professionnel. Depuis la fin de l'année 1971, il est rédacteur en chef de la revue cairote *Rûz al-Yûsuf*, tout en étant directeur de la maison d'édition qui porte le même nom. 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî est l'auteur, jusqu'à ce jour, d'une quinzaine d'ouvrages (romans ou œuvres poétiques) dont plusieurs ont fait l'objet de traductions diverses.

2. *Risâla min abin misrî ilâ l-ra'îs Trîmân*. Rééd. sous le titre : *Min abin misrî wa qasâ'id ukhrâ*, le Caire, 1968, 164 pp. La "Lettre" se trouve aux pp. 3-29 de cette réédition.
3. Cette revue politico-littéraire, fondée par al-Sharqâwî en 1945, n'eut qu'une existence éphémère. Par décret d'Ismâ'îl Sidqî, elle fut en effet interdite en 1946, les idées par elle exprimées étant jugées hostiles à la politique pro-britannique de l'homme à la poigne de fer qui présidait alors au destin de l'Égypte
4. In : Revue *al-Hilâl*, le Caire, novembre 1972, pp. 96-105.
5. In : *Ma'sât Jamîla*, p. 215. Cf. ci-dessous pour la présentation de cette oeuvre.
6. Publié au Caire en 1954. 3^e éd. : le Caire, 1968, 388 pp. Nombreuses traductions. Ce roman a été porté à l'écran, en 1970, par Yûsuf Shâhîn ; c'est l'une des plus belles réussites du cinéma égyptien contemporain. Sur *al-Ard*, on peut consulter :
 - N. Baladi, "La Terre (al-Ard) de 'Abd al-Rahmân al-Sharqâwî", in : *MIDEO* II (1955), pp. 307-310.
 - J. Jomier, "A travers le monde des romans égyptiens : notes et interview, in : *MIDEO* VII (1963), pp. 127-130
 - Md Amîn al-Alim et 'Abd al-Azîm Anis, *Fî l-thaqâfat al-misriyya*, Beyrouth, 1955, pp. 177-204.
 Pour des éléments de traduction en langue française, voir :
 - V. Monteil, *Anthologie bilingue de la littérature arabe contemporaine*, Beyrouth, 1961, pp. 153-163.
 - R. et L. Makarius, *Anthologie de la littérature arabe contemporaine*, Paris, 1964, pp. 179-188.
 - *Orient*, n° 43-44 (3-4 trim. 1967), pp. 57-76 (trad. : M. Barbot).
7. Édité au Caire en 1968, 297 pp. On peut consulter à propos de ce livre :
 - 'Abd al-Bâsit 'Abd al-Mu'tî, "al-tahlîl al-ijtimâ'î li-riwâya al-Fallâh", in *al-Kâtib*, le Caire, fév. 1973, pp. 104-124.
8. *Ma'sât Jamîla*, le Caire, 1962, 269 pp. Cf. sur cette oeuvre :
 - Raja' al-Naqqâsh, *Fî adwâ al-masrah*, le Caire, 1965, pp. 144-150.
 - Jalâl al-Asrî, *Thaqâfatunâ bayna l-asâla wa l-mu'asara*, le Caire, 1971, pp. 193-202.
 - Revue *al-Majalla*, le Caire, avril 1962, pp. 62-72.
9. *al-Fatâ Mahrân*, le Caire, 1966, 242 pp. Voir sur cette oeuvre : R. al-Naqqâsh, *Maq'ad saghîr amâna l-sitar*, le Caire, 1971, pp. 149-164.
10. Voir à ce sujet l'article "Futuwwa" in : *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd. , T. II ; pp. 983-991 (Cl. Cahen et Fr. Taeschner).
11. *Watanî 'Akkâ*, le Caire, 1970, 191 pp.
12. *Muhammad Rasûl al-hurriyya*, le Caire, 1962, 400 pp. Sur cette oeuvre voir :
 - Ahmad 'Abd al-Mu'tî Hijâzî, *Muhammad wa hâ'ulâ'i*, le Caire, 1971, pp. 115-126
 - Revue *al-Hilâl*, le Caire, oct. 1972, pp. 78-88.
 - *Majallat al-Azhar*, le Caire, oct. 1965, pp. 257-259 ; nov. -déc. 1965, pp. 329-332 ; janv. 1966, pp. 399-403.
 - A. Wessels, *A modern Arabic Biography of Muhammad*, Leiden, 1972, pp. 19-24.
 - J. Jomier, "Une vie de Mohammed, apôtre de la liberté", in : *MIDEO* VIII (196466), pp. 395-400.
13. Le présent ouvrage porte, en épigraphe, la citation des paroles attribuées au Prophète : "Je ne suis qu'un mortel semblable à vous" (Coran : 18,110).
14. 'Abd al-Mu'tî Hijâzî, op. cit. , p. 122.
15. *Thâ'ir Allâh*, le Caire, 1969, 1^{er} tome : *al-Husayn thâ'iran*, 231 pp. ; 2^e Tome: *al-Husayn shahîdan*, 189 pp. Tous les préparatifs avaient été faits, en 1972, pour la représentation de cette pièce au théâtre de l'Ezbékiyyeh au Caire. Malgré certains amendements consentis par l'auteur, cette pièce fut interdite par les autorités égyptiennes.
16. Al-Sharqâwî a illustré ce point de vue en une série d'articles publiés dans la revue *Rûz al-Yûsuf*, en octobre et décembre 1972. Au cours de ces articles, l'auteur tient à déclarer que, contrairement à certaines accusations portées contre lui, il a toujours voulu défendre les valeurs de la Tradition musulmane.
17. Cf. L'hebdomadaire *al-Musawwar*, le Caire, 3 fév. 1972, où est reprise une interview donnée par l'auteur au journal *al-Akhbâr* en date du 20 oct. 1971.
18. *Majallat al-Azhar*, janv. 1966, art. cit.
19. Al-Sharqâwî rétorquera à son tour, de manière très sarcastique, en accusant l'auteur des critiques ici mentionnées de vouloir s'imposer comme un "homme de religion". Or, dit-il, il n'y a en Islam ni sacerdoce, ni "assemblée de cardinaux". En outre, répétant qu'il n'avait aucunement l'intention d'écrire une sîra prophétique, il récusera l'incrimination qu'on lui faisait d'avoir puisé ses renseignements dans les écrits d'Orientalistes (cf. : *Majallat al-Azhar*, janv. 1966, art. cit.).
20. Cf. par exemple le chapitre 6 de l'ouvrage, où l'Unicité divine est reconnue comme la base de l'égalité entre les humains (voir en particulier p. 153).

21. A. Wessels, op. cit. , pp. 20-21.
22. Cf. ce que nous disions plus haut à propos de la réponse de l'auteur, publiée in : *Majallat al-Azhar*, janv. 1966.
23. Revue *Rûz al-Yûsuf*, 9 juillet 1973, pp. 4-7.
24. Nous pensons en particulier au rôle de la femme dans la révolte des opprimés : compagne fidèle des leaders de la révolution, la femme est aussi présentée très souvent comme l'âme même de cette révolution.
25. *al-Husayn shahîdan*, pp. 168-169.
26. *al-Fallâh*, pp. 178-182.
27. Voir : *al-Fallâh*, pp. 179 ss ; *Ma'sât Jamîla*, pp. 37 et 212 ; *al-Fatâ Mahrân*, p. 118 ; *al-Husayn thâ'iran*, p. 75.
28. *al-Fatâ Mahrân*, pp. 236-239.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
